

Synthèse des 2^o rencontres du Pradel

Itinérance : du tour aux détours

Sportsnature.org et GTA

Ces deux journées de réflexion autour de l'itinérance nous ont permis d'avancer dans notre projet de connaissance des pratiques sportives de nature. En effet, nombreux sont les individus qui s'inscrivent dans cette pratique du « chemin » qui consiste à effectuer un trajet plus ou moins long, défini, rectiligne... sans forcément connaître le point d'arrivée. L'itinérance ne précise donc pas la forme d'activité qui sera choisie : l'utilisateur pourra suivre un itinéraire balisé, répertorié, entretenu ou vagabonder dans une nature plus ou moins sauvage en errance. C'est cette ambiguïté qui est stimulante puisqu'elle laisse la place à de multiples variantes et combinaisons itinérantes. Sans doute, au-delà de la multitude de chemins que l'on peut construire et suivre, il serait intéressant d'arriver à répertorier des niveaux et les formes de pratique possibles. On pourrait ainsi sortir d'un flou terminologique et scientifique qui pose actuellement de nombreux problèmes pour différencier ces jeux de nature. En effet, on ne peut considérer équivalent sur un plan culturel celui qui choisit de suivre un chemin balisé de celui qui s'engage dans une nature sauvage à l'itinéraire incertain. Sur un plan sécuritaire, technique, moteur ou encore symbolique, on ne joue pas le même rôle et on ne s'inscrit pas dans la même vision du monde et dans le même univers culturel.

Que nous dit le passé sur nos pratiques d'aujourd'hui ?

Le détour historique effectué avait pour intention de mieux comprendre les liens qui peuvent exister entre nos pratiques actuelles et celles des siècles passés. Peut-on penser identiques nos pratiques avec celles de nos ancêtres ? Que savons-nous du passé ? Quels souvenirs et ancrages historiques servent à façonner les itinérances d'aujourd'hui ? Sans aucun doute, la modernité (XIX^o et XX^o siècles) est riche en ce domaine sous l'impulsion des excursionnistes, aventuriers, institutionnels et professionnels qui ont largement participé à la production d'une mémoire collective et d'une organisation de la nature itinérante. Les marqueurs topographiques et matériels mais aussi vestimentaires et livresques sont nombreux aujourd'hui pour alimenter l'ancrage historique de cette pratique. De même, on pourrait facilement faire état de différentes conceptions de l'itinérance à partir desquelles les gens s'engageaient dans la nature. Les références éducatives, religieuses, exploratrices, nationalistes mais aussi idéologiques et esthétiques constituent une riche bibliographie. Elle permet de montrer la variété des engagements possibles. L'itinérance n'est donc pas en elle-même une fin ; elle indique sans nul doute une préférence particulière pour le mouvement et la découverte par rapport à une pratique de la villégiature immobile. Mais surtout, elle ne se comprend qu'en fonction de valeurs affectées qui ont durant toute la modernité agrémenté le rapport à la nature.

Entre les scouts de France, le club alpin français, les éclaireurs ou encore les associations de campeurs, les engagements dans la nature ne pouvaient se confondre même si une trame commune, organisée autour de l'exploration et la découverte de la nature, pouvait s'observer. Sans doute, cette première entrée par l'histoire mériterait d'être approfondie pour mieux saisir la place et la forme que l'itinérance pouvait avoir à cette époque. A côté de l'itinérance largement dominée par l'itinéraire dans les pratiques de la randonnée pédestre via les sentiers

de randonnée (G. R.), on trouvait les jeux de nature parmi les mouvements de jeunesse sur des espaces ouverts à de multiples aventures et pistes, les voies d'alpinisme entre itinéraire et errance tant les possibilités de se perdre étaient nombreuses ou encore les pratiques maritimes, sahariennes et polaires à l'itinéraire incertain. La modernité a ainsi inventé l'itinérance touristique qui bien souvent s'est nourrie des aventures scientifiques, commerciales, religieuses, militaires et barbares des siècles passés. Sur les traces de Christophe Colomb, de Vasco de Gamma, des croisés, de Marco Polo, de Barbe Rouse,... les « itinéreurs » ont tenté de trouver un sens à leurs pérégrinations entre ordre et désordre, socialisation et désocialisation, apollon et dionysios, chrétienté et découverte du monde... Cependant, la modernité n'a pas fait que puiser ses symboliques des siècles passés ; elle a elle-même élaboré ses référents culturels dans le projet de la modernité qui consistait à devenir maître et possesseur de la nature. Il serait ainsi intéressant de montrer comment l'itinérance s'est construite dans les différentes pratiques sportives de nature. Entre la pratique de la randonnée, de l'alpinisme, de la plaisance, du camping, peut-on observer des appropriations de l'itinérance différente ? De même, l'ouverture sociale du tourisme dans la deuxième partie du XX^e siècle a-t-elle modifié les pratiques de l'itinérance ? On possède là quelques pistes intéressantes pour prolonger la connaissance historique de cette pratique...

Si on suit certains écrits scientifiques sur la modernité (Bozonnet, Maffesoli, Corneloup, Dagognet, Jeu,...), on peut penser que l'itinérance s'inscrit bien souvent dans une symbolique de l'épreuve. Il s'agit d'affronter différents passages difficiles ou extrêmes (conditions climatiques intenses, solitude, difficultés sportives,...) dans la perspective d'en ressortir plus humain par la maîtrise de son corps, de son esprit et de la nature et plus proche de Dieu dans certains cas. Sans aucun doute, le projet républicain de l'itinérance a consisté à géométriser la nature pour donner naissance à l'itinéraire en référence à la ligne droite tendue entre deux points. C'est ce modèle que l'on retrouve en alpinisme et en randonnée qui au départ conservait une place à une errance possible. Mais au cours du temps, celui-ci s'est modifié en pratique standard, réduite à ses dimensions physique et technique. Ce n'est que dans l'ouverture des voies et dans les courses classiques en montagne que l'on conservait une part d'incertitude notoire dans la trajectoire à suivre. La noblesse de la pratique revenant à ceux capables d'aventure, c'est à dire capable de risquer l'errance obligeant à engager d'autres compétences que celles se réduisant au projet énergétique, cognitif, technique et esthétique classique. La logique de la débrouillardise fait ainsi référence pour tous ceux qui acceptent de prendre des chemins de traverse, de s'engager dans les profondeurs de la nature et de se confronter à des dangers que seule l'errance rend possible. Cependant, toute la philosophie de cette pratique ne consiste pas à valoriser la perte, le vagabondage, l'errance pour l'errance mais à la rattacher au projet moderne qui consiste à passer par ce chemin errant pour devenir un homme, un chrétien et un aventurier¹. C'est donc la capacité à construire son itinéraire dans un espace aux épreuves multiples qui fait référence, tout en notant la présence de plusieurs symboliques autour du projet moderne de l'itinérance. Il existerait des pratiques de **l'itinérance normée et fixe dans un territoire géométrisé** (la randonnée sur sentier balisé, l'alpinisme et l'escalade sur voies bien équipées qui indiquent le chemin à suivre, le cyclotourisme, le trail, le nautisme avec GPS,...) par différence à des pratiques de **l'itinérance mobile et libre dans un territoire flottant** (expéditions polaires, sahariennes et maritimes sans GPS, alpinisme d'aventure, jeux nature...) au sein desquelles l'errance est possible.

¹ On pourrait à ce titre évoquer le projet montagnard de bien des alpinistes (Bonatti, Gervasuti,...) qui dévoile par la pratique vécue, traduite dans des ouvrages de référence, cette conception du chemin aventurier.

Le modèle de cette pratique reste marqué par une logique de l'endurance qui impose une forte confrontation aux éléments à partir du moment où celle-ci s'inscrit dans la durée (le temps long d'une pratique d'une bonne demi-journée et journée, d'une expédition de plusieurs jours ou semaines,...), avec du matériel rudimentaire et imposant (sac à dos, chaussures, cordes,...) et un hébergement rustique. Le rapport au risque constitue une dimension forte de l'itinérance moderne (à cause de l'éloignement des secours et la faiblesse des moyens de communication) mais aussi en fonction du degré d'engagement choisi par rapport au niveau physique et psychologique de l'individu ou du groupe. Mais sans nul doute, faut-il ajouter que le rapport risqué peut augmenter en choisissant une itinérance mobile sur un territoire flottant... Ajoutons que si l'itinérance moderne est à dominante énergétique, il faut faire la différence entre des approches prométhéenne (hard) et contemplative (soft) de la nature qui différencient le rapport à la symbolique de la pratique. L'itinérance montagnarde d'un Ruskin n'est pas celle d'un Whymper ni celle d'un Preuss par rapport à celle de Saussure. De même, la conception de l'itinérance chez les alpinistes nazies des années 30 ne peut se confondre avec celle d'un Gaspard de la Meije (fin du XIX^e siècle) ni avec celle des naturistes allemands engagés dans l'écologie des profondeurs (les années 30 en Allemagne). Il semble ainsi nécessaire de noter que si le rapport à la forme itinérante (fixe ou mobile) ne produit pas le même effet culturel sur le pratiquant, il est aussi important de montrer que dans une forme donnée (fixe, mobile, semi-fixe,...), des différences sont aussi possibles. **Il n'y a donc pas que du déterminisme géographique mais une co-construction du rapport à l'itinérance en fonction des valeurs, des dispositions esthétiques, des codes de jeu choisis, des intentions²...** De même, si la déclinaison collective des différentes dimensions symboliques du chemin s'inscrit bien souvent dans les grandes figures imaginaires de la nature, il serait utile de confronter les approches scientifiques des uns et des autres portant sur différents objets (plaisance, alpinisme, randonnée, Kayak,...) et pratiques (ex. dans les mouvements de jeunesse³).

La première table ronde a permis de rendre compte de l'importance potentielle de la mémoire collective dans la déclinaison des pratiques d'itinérance ; en effet, la modernité est riche de multiples écrits, publications, événements et engagements dans la nature qui ont permis de constituer tout un ensemble de références sur les pratiques d'antan. Peut-on alors observer un ancrage historique des pratiques itinérantes aujourd'hui ? Lors des différents échanges avec des institutionnels et professionnels du plein air, on a pu noter l'absence de véritables projets d'itinérance qui expriment une conception du rapport à la nature. Seule le CAF par l'intermédiaire de Luc Jourjon semble exprimer une volonté de donner une place importante à l'aventure donc à une itinérance ouverte sur l'incertain dans son approche actuelle de la montagne. Alors que les différentes approches historiques nous montrent la variété des formes d'itinérance possible (il suffit de consulter les nombreux ouvrages sur la littérature maritime ou montagnarde par exemple), on a pu être surpris par la faiblesse des évocations idéologiques et des conceptions institutionnelles et professionnelles. Comme si les seules questions importantes aujourd'hui étaient juridiques, politiques, marketing,... On évoque bien les questions éducatives mais si peu ! et sans une présentation fine de son contenu. De même, on a pu noter une absence de référence à l'histoire, à des figures emblématiques, à un positionnement par rapport « à ce qui se faisait autrefois ». Le président de la FFRP nous a bien parlé de Mr. Loiseau, comme figure historique du mouvement pédestre, mais tout cela

² On pourrait évoquer les travaux de P. Lièvre qui montrent bien la présence de styles d'itinérance qui ne s'inscrivent pas dans la même approche de l'expédition polaire comme ceux de J. Corneloup concernant l'itinérance sur les blocs de Fontainebleau (exemple des différences entre le circuit montagnard du cafiste et le bloc à bloc de l'hédoportif).

³ Comment l'itinérance était-elle pratiquée chez les scouts de France, les éclaireurs, les scouts d'Europe, dans différents patronages laïques... ?

reste bien sommaire ! **Bref, on serait en présence de mouvements a-historiques, sans mémoire, annésiques qui circulent dans un présentisme de bon aloi...** De même, nous avons pu être surpris par le manque d'engagement conceptuel et idéologique des représentants du scoutisme, des accompagnateurs en montagne, d'ODIT France, de la FFRP ; comme si seul le présent instrumenté importait.

Cependant, il ne faudrait pas généraliser ce constat. Lorsque l'on consulte certaines brochures touristiques, on voit combien certains opérateurs professionnels sont capables de solliciter les aventuriers d'antan pour valoriser leurs produits ; de même, les médias sont bien souvent les transmetteurs de faits historiques ; on pourrait aussi observer le succès de collections à l'exemple des éditions Guerin et de nombreux ouvrages modernes pour corriger cette impression. De même, si certaines formations professionnelles n'accordent pas beaucoup d'importance à la mémoire collective à l'exemple du brevet professionnel des accompagnateurs en moyenne montagne⁴, il n'en est pas de même chez les guides...

Cette table ronde sur l'histoire a été une occasion de faire le point sur l'étymologie du mot, de montrer la présence de différentes formes d'itinérance, d'évoquer la variété des représentations et de figures symboliques qui investissent de sens la pratique du chemin, tout en s'interrogeant sur les conceptions contemporaines de l'itinérance. Sans nul doute, cette table ronde a été une propédeutique nécessaire tant la connaissance historique de cet objet mériterait un investissement plus important pour révéler en puisant dans les nombreuses sources bibliographiques les manières dont cette pratique s'est développée et orientée en fonction des jeux, des enjeux et des significations données.... Enfin, ajoutons que si l'approche étymologique a révélé la présence d'un néologisme se situant au carrefour de différentes notions (errance, itinéraire, itinérant, vagabond, nomade, voyage,...), on ne peut contourner la manière dont l'itinérance est abordée en sociologie aujourd'hui ; en effet, en consultant différents ouvrages sur le sujet, il apparaît que cet objet d'étude porte moins sur les pratiques utilitaires, religieuses ou touristiques mais bien plus sur des pratiques de l'exclusion sociale, de la marginalité, du mal-être. A écouter un des intervenants, il y aurait une itinérance positive dans le tourisme et négative dans la société renvoyant à deux manières de penser celle-ci entre ordre et désordre, intégration et exclusion, bien-être et mal-être. Cette nouvelle manière de penser l'itinérance est extrêmement intéressante car elle permet d'interroger les relations entre travail et loisir, quotidien et tourisme, pratiques sportives de nature et société. Peut-on alors penser l'itinérance touristique (positive) comme facteur d'intégration sociale pour les exclus de la société inscrit dans une itinérance sociale (négative) ? C'est en tout cas le projet de bien des éducateurs qui s'inscrivent dans cette démarche en accordant des vertus à l'itinéraire socialisant...

Cependant, il me semble que cette lecture binaire semble insuffisante pour rendre compte de la complexité du problème. En effet, si le tourisme s'est historiquement construit sur la notion du « grand tour » comme méthode pour former et éduquer les jeunes aristocrates de la bonne société (itinérance positive) de la même manière que le scoutisme, le « cafisme » et autre mouvement de jeunesse l'ont pensé, on pourrait montrer les risques et les pratiques d'exclusion que bien des aventuriers ont connus. Il y aurait ainsi une errance touristique négative à trop jouer la carte du voyage, sans itinéraire fixe, sans retour programmé conduisant petit à petit à une forme de marginalité sociale comme l'a bien montré Elias par exemple concernant le loisir excessif. De même, la séparation entre pratiques touristiques positives et pratiques sociales négatives n'est pas si évidente à partir du moment où l'on

⁴ Curieusement, ces accompagnateurs seraient plus centrés sur le patrimoine matériel et immatériel des territoires ruraux en référence à l'histoire de ces lieux que sur l'histoire de leur pratique et des différentes manières de l'exercer.

observe aujourd'hui la présence de nombreux itinérants sociaux (les nomades, routards, skibums, intermittents en tout genre, nouveaux seniors,...) qui choisissent cet entre-deux social comme mode de vie. Bref, on est en présence d'un champ de recherche extrêmement fécond tant cet objet du nomadisme social et touristique est d'actualité. Ainsi, contrairement à ces prises de position qui évoquent la sédentarité et l'urbanité des individus, la société d'aujourd'hui et celle de demain sont bien plus engagées dans le mouvement et le multiple que ce soit sur un plan professionnel, sentimental ou encore touristique, donc dans une société de l'itinérance mobile et multiple qui aura des effets sur la manière de penser les usages de la nature.

Existe-t-il une autre itinérance aujourd'hui ?

Suite à cette partie historique, la deuxième table ronde était une invitation à réfléchir sur la nouvelle itinérance. Au fond, peut-on observer des facteurs, des pratiques, des comportements ou des discours qui annoncent l'émergence d'un autre rapport à l'espace de pratique ? Sans aucun doute, on peut annoncer la présence d'un changement qui participe à modifier considérablement le rapport à cette pratique. Si l'itinérance moderne a marqué tout le XX^e siècle et continue d'être pratiquée, il semble évident qu'une pratique post-moderne est apparue en référence à d'autres marqueurs culturels. Comment comprendre alors l'émergence de la nouvelle randonnée en étoile, des P. R. (petit chemin de randonnée), des sentiers d'interprétation, des séjours de randonnée thématiques... sans la relier avec l'émergence de ce nouveau monde ? De même, il faut bien reconnaître le rôle fondamental joué par le mouvement californien dans les années 1960-80 (Droyer, Amy, Jouty, Mizhari, Berhaut,...) ; Celui-ci a tenté d'inventer une autre itinérance en montagne que ce soit au niveau des pratiques avec le dépitonnage de certaines voies par Droyer et l'arrivée des friends et des coinçeurs ou au niveau littéraire, avec la création de la revue Passage. Sans doute, faut-il ajouter tout le mouvement des californiens américains (course à pied, Mountain Board,...) à l'image de Schultes qui a inventé la course nature mystique où dans une itinérance totale l'individu va au bout de lui-même, là où l'errance côtoie la transe, dans la perspective de rencontrer Dieu. La déesse de la nature (Artémis) plutôt que le Dieu chrétien des sommets. D'autres exemples sont possibles pour évoquer cette nouvelle itinérance que l'on observe en free ride dans les pratiques de glisse montagnarde, en parapente-rando, dans les courses d'orientation ou bien encore dans les stations de sports d'hiver. Sans aucun doute, les stations de montagne sont un bel exemple pour observer ce changement du rapport avec l'itinéraire. En effet, on peut penser que pendant bien des années (les années 1950-1980), la dominante allait à la ligne droite (courte) par l'intermédiaire de la piste balisée, normée, aseptisée... Approche technicienne de l'itinéraire autour de la vitesse, de la godille, du G. T. mais qui allait connaître une profonde révolution dans les années 90 avec l'émergence du hors-piste, des pôles thématiques, du carving, de la courbe... et la profonde transformation de la notion de domaine skiable (qui n'en finit pas de s'agrandir). Une demande et une pratique d'errance sont ainsi observables dans ces grands domaines comme invitation au voyage plutôt qu'à une pratique sportive sur quelques pistes balisées.

Cette nouvelle itinérance peut aussi s'observer chez Berhaut, De Rosnay, Boivin,... et tous les autres qui ont décidé de modifier le rapport à la règle dans la manière de concevoir l'itinérance ; en effet, face à la saturation du modèle de la découverte et à la fin de l'aventure montagnarde et maritime, c'est bien par l'invention du code ludique que l'itinérance a pu se poursuivre. Berhaut avec sa traversée des Alpes ou l'enchaînement des 80 sommets alpins, Boivin avec ses voyages combinant parapente et alpinisme et tous les différents événementiels qui fleurissent depuis quelques années ici ou là et qui apportent leur lot

d'itinérance en tout genre s'inscrivent dans cette mouvance. **L'itinéraire fixe n'est plus alors une référence ; on sort du modèle et de la figure de la modernité. Il devient fuyant, éphémère, combiné,... au sein d'un territoire mobile et réseauté à partir du moment où il n'y a plus forcément d'entrée et de sortie, de lignes imposées...** A ce titre, on pourrait ajouter et prendre l'exemple de l'itinérance à Fontainebleau où pendant de nombreuses années, c'était le circuit qui faisait référence, donc l'itinéraire à suivre pour se rapprocher le plus possible d'une course en montagne ; alors qu'aujourd'hui, bien des pratiquants ne sont pas dans une pratique d'itinéraire mais beaucoup plus dans une pratique où chacun combine ces blocs en fonction de ses inspirations, des conditions, de son niveau, des personnes présentes... au sein d'un réseau territorial singulier. On pourrait aussi évoquer le nouveau registre imaginaire que certains ont tenté de construire dans la revue Passage ou dans les ouvrages de B. Amy dans cette volonté de penser autrement le voyage alpinistique. Les écrits de J. Griffet sur les aventures maritimes sont aussi une invitation à lire deux grands mouvements dans l'itinérance maritime l'un beaucoup plus inscrit dans le registre moderne (l'effort, la morale, le contrôle) et le deuxième dans la post-modernité autour d'une approche plus sensorielle et esthétique.

Bref, on est bien en présence d'une société qui a tenté de repenser son rapport à l'itinérance en proposant différentes innovations culturelles, technologiques et géographiques pour renouveler cette pratique et ses symboliques. La montée des itinérances acrobatiques, vertigineuses ou ludiques traduit une mise à distance avec les longues pratiques énergétiques d'antan. De même, on peut penser que la Via Alpina est une manière de réseauter le grand G. R. alpin (réel mais surtout fictif) de la modernité dans des maillages territoriaux aux ramifications multiples. Dans un cadre différent, il faudrait accorder une attention certaine à l'émergence du géo-caching que nous a parlé P. Wens qui là encore prend ses distances avec la notion d'itinéraire. Ce jeu se construit plus autour de polarités de points qui pourront dans l'avenir se combiner de différentes façons dans cette quête aventurière aux symboliques diverses que dans l'approche rectiligne et saturée de sens de la randonnée classique. Un registre imaginaire puisant ses référents dans des domaines variés (sociétés antique, traditionnelle, moderne, futuriste, fictionnelle...) est ainsi en émergence comme on peut l'envisager dans les courses d'orientation de demain ou dans les jeux médiatiques à succès à l'exemple de ce que l'on observe déjà dans Ko Lanta. Les supports institutionnels sont diversifiés et n'ont pas fini de nous surprendre dans leur capacité à réinventer l'itinérance. Enfin, ce sont bien les territoires de la balade nature qui se transforment comme on peut le noter avec le succès considérable de la cueillette de champignon et l'observation d'une tendance des randonneurs à quitter le sentier pour effectuer une errance incertaine dans la nature. Que ce soit dans le Vercors, dans le Queyras, sur le causse Méjean dans le Tarn ou encore dans les moyennes vallées de Chamonix, des itinéraires éphémères se propagent qui se construisent au sein d'un territoire flottant avec la volonté de quitter le chemin balisé... Sans doute, faut-il ajouter à cela l'arrivée des femmes, des jeunes, des enfants et des seniors qui ont participé à repenser la forme de l'itinéraire en le raccourcissant, thématissant ou encore en valorisant son esthétisme... La post-modernité n'a pas fini d'explorer les itinérances de demain qu'elles soient aériennes, sub-aquatiques, terrestres, rocheuses,... Elles participent à repenser le paysage sportif et touristique de nos contrées rurales autour du développement d'expériences culturelles inédites. C'est donc bien au niveau de l'émergence d'une autre itinérance qu'il faut penser l'époque actuelle dans la manière de reconstruire la géographie de ces pratiques, mais aussi les codes de jeu et les formes symboliques référentielles.

Echanges et réflexion autour de la gestion des pratiques

Concernant la troisième table ronde, nous étions confrontés au problème de la gestion, du développement et de la régulation de ces pratiques. Au fond, la mise en place de ces nouvelles itinérances posent-elles problème ? Comment les intégrer à la pratique historiquement définie ? Comment penser ces pratiques par rapport à la question du développement durable ? Sur un plan juridique, que peut-on faire ou ne pas faire ? Sans doute, l'orientation autour du loisir sportif de nature analysée dans sa globalité a-t-elle produit un élargissement du thème et un détournement du sujet, mais il n'est pas inintéressant d'évoquer les différents sujets, prises de position et représentations qui ont émergé de ces échanges. Sans aucun doute, on peut noter la volonté d'envisager pour certains une autre itinérance qui ne soit pas que ludique et vertigineuse dans la continuité de la post-modernité, mais qui soit aussi responsable et durable par rapport au respect de certains principes d'action. En effet, la présentation d'expériences de socialisation par l'itinérance et la démarche militante de F. Scherer dans sa quête de sensibilisation des populations au risque de destruction de notre écosystème constituent une bonne entrée dans ce monde. Dans cette perspective, l'itinérance peut relever d'un projet social et politique dans la volonté d'inventer un autre apport à la nature, aux autres et à la société. Mais bien souvent, on peut observer une tendance moralisatrice (« *changez vos pratiques, devenez citoyen, éduquez-vous !* »), patrimoniale (« *revenons aux choses simples et essentielles !* ») et collective (« *renouons avec les pratiques collectives solidaires et locales !* ») qui consiste à repenser le lien et l'identité sociale et professionnelle. On a pu ainsi observer une sorte de crispation des représentants du développement durable lorsque certains ont commencé à parler de marketing, de développement, de produits, de stratégie... **Deux mondes étaient ainsi en opposition dans leur manière de penser la gestion de l'itinérance et des territoires ruraux : les « marketers » et les « durables » qui n'envisagent pas du tout de la même façon la question du développement des territoires ruraux.** A ce titre, l'intervention d'A. Mignotte est révélatrice de ce décalage qui engage en même des institutions comme la GTA et la CIPRA dans des univers idéologiques et professionnels différents...

De même, ces échanges ont révélé des lignes de tension autour de la jeunesse, de la fréquentation de la montagne, des pratiques légitimes, du droit,... qui montrent les difficultés à penser et gérer la nouvelle itinérance. Les valeurs et les positions institutionnelles vont largement intervenir dans la capacité à gérer les territoires de demain et à prendre en compte les aspirations et les pratiques émergentes. La question de la jeunesse n'est dès lors pas anodine de la part de tous ceux qui notent sa mollesse, son manque d'entrain, son inaptitude à l'effort, son repli sur le facile et le ludique... Le jeu des opinions joue complètement son rôle dans la manière d'évoquer les pratiques juvéniles : entre ceux inscrits dans le repli et ceux engagés dans le mouvement, différentes manières de se représenter la jeunesse est observable. Nombreux ont été ceux qui ont essayé de montrer que les jeunes n'étaient pas aussi absents que certains le disent de la sphère des sports de nature et qu'ils pratiquent différemment et dans d'autres lieux mais pas forcément avec moins d'intensité et de détermination. De même, les prises de position de Gezequel consistant à critiquer les jeunes qu'il considère comme étant réticent à l'effort s'expliquent sans nul doute plus par une difficulté à comprendre les pratiques et les nouvelles demandes de la jeunesse que par une évaluation objective de la culture jeune⁵. En allant plus loin, il faudrait montrer combien le monde de la montagne a historiquement été façonné par les adultes masculins des couches supérieures avec une difficulté à la penser pour d'autres publics. On pourrait évoquer comme exemple toutes les résistances que la FSGT a rencontré pour instaurer les circuits « jeune » à Fontainebleau dans

⁵ Il faut noter que si dans les années 1975-85, l'UCPA était positionné sur les jeunes de 18 – 25 ans, à partir des années 90, on a pu observer un vieillissement de sa clientèle (les 25 – 35 ans) comme si la génération précédente avait continué à venir à l'UCPA sans que la nouvelle intègre cette institution. D'où cette vision un peu critique de la jeunesse d'aujourd'hui...

les années 80 face à la réticence des institutionnels et de la vieille garde bleusarde. De même, les enquêtes que j'ai réalisées sur la montagne estivale dans le cadre de la mise en place d'un observatoire des pratiques sportives montre bien la surprésence des opinions traditionalistes qui ne souhaitent pas que la montagne change et se transforme. A la différence des jeunes et des pratiquants venant des couches moyennes et populaires qui sont plus que les autres favorables à l'innovation et au changement ! Dès lors, la question de l'aménagement et de la gestion des anciennes et des nouvelles pratiques de l'itinérance ne réduit pas aux seuls problèmes techniques, juridiques, financiers ou écologiques, mais elle engage des visions du monde et des univers culturels qui n'envisagent pas de la même manière l'itinérance légitime. **La Via ferrata, le trail, les raids, le canoïng, les grandes voies modernes en montagne, le parapente rando, le VTT free ride, le géo-caching... sont-elles des pratiques d'itinérance acceptables et légitimes ou sont-elles moins nobles que l'alpinisme et la randonnée classiques ?** Deux couches et univers culturels se chevauchent et s'opposent dans la manière de penser l'aménagement et les pratiques légitimes auxquelles il faut ajouter aujourd'hui la couche et l'univers culturels du durable qui ré-interrogent la définition de la bonne et de la mauvaise pratique. On voit ainsi que cette table ronde a été extrêmement intéressante et elle aurait été encore plus animée si on avait évoqué la question des pratiques motorisées comme forme légitime ou pas d'itinérance en nature...

Sans nul doute, la question de l'itinérance pose d'une manière plus forte le problème de la gestion des territoires de demain non seulement dans la capacité à lier, combiner et relier la 1°, 2° et 3° itinérances mais aussi dans la possibilité de développer un espace commun entre les différentes parties prenantes des territoires. Au fond, lors de cette table ronde, on a très peu évoqué les questions juridiques qui se poseront, ni celles de gouvernance et encore moins celles de l'économie territoriale. Faut-il s'orienter vers un libre espace de pratique ? Combiner économie de marché et économie sociale et solidaire ? Comment intégrer les associations, les libertins-libertaines, les entreprises à ce mouvement ? Quels seuils écologiques et patrimoniaux à ces formes d'itinérance ? Comment relier les territoires de projets locaux avec les aspirations et les demandes de nos sociétés globales ? Bref, on voit que la question ne va pas de soi alors que de tous ces problèmes émergeront demain des controverses qui alimenteront les échanges entre acteurs engagés dans la gestion et le développement de ces territoires de pratique et de vie...

En guise de fin et de prolongement

Ces 2° rencontres du Pradel autour de l'itinérance ont été l'occasion de nourrir de nombreuses réflexions entre les intervenants et les participants qui ont suivi ces journées. On possède là une base de données et de connaissances extrêmement riches pour faire le point sur la réalité de cette pratique aujourd'hui et la manière dont il est envisageable de poursuivre la réflexion et les études sur ce sujet durant l'année 2007 et dans les années à venir.